

Fournier Verneuil

MÉMOIRE

A L'APPUI DU LIVRE INTITULÉ :
TABLEAU MORAL ET PHILOSOPHIQUE
DE PARIS,

Par M. Fournier Verneuil.

EP
MZ 72

Deprendi miserum est : fabio vel judice vincam.

HOR., Sat, 11, in moechos.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX

E.P.
HZ 72
C 000285429A

LIBRARY

A PART OF THE LIBRARY

OF THE NATIONAL ARCHIVES

AT COLLEGE PARK

MARYLAND

1960

1960

Fournier Berneril

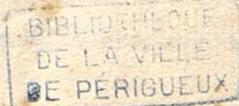
AVANT-PROPOS.

Si je n'avais eu en vue que ma défense personnelle, j'aurais plaidé ma cause en avocat; j'avais beau jeu, puisque le Ministère public qui s'est complu à ne voir dans mon livre que des obscénités, venait de porter la parole devant moi contre un pédéraste, pris en flagrant délit avec une sentinelle. Pour incriminer ce prévenu, il a bien fallu dire le fait, en préciser les circonstances, et M. le substitut du Procureur-Général s'en est acquitté *en public* d'une manière remarquable: ce seul fait devait justifier mon livre.

La cause du pédéraste a été plaidée et jugée publiquement, et le tribunal a cru devoir m'interrompre et renvoyer la défense de mon livre à une autre audience.

Je ne me plains pas, je reconnais même qu'entraîné par de hautes considérations morales, j'ai dû sortir de la route ordinaire, et que le tribunal, jugeant mieux que moi l'effet de mes paroles sur le public, a bien fait, et *bien jugé*.

Il n'est pas juste cependant que le public prenne le change à mon égard. Il ne faut pas qu'une considération d'ordre me donne la couleur d'un homme cynique. Je conçois qu'un avocat soit plus habile que moi pour colorer et précipiter la marche d'un plaidoyer, mais je conçois aussi mon avantage à mettre le public dans ma confiance.



TRIBUNAL
DE PREMIÈRE INSTANCE.
6^{me} CHAMBRE.

DE BELLEYME, *Présid.*
CHARDEL, }
HEMAR, } *Juges.*
PINONDEL, }
PERROT DE CHEZELLES
DE DAMMARTIN, *Subst.*

MÉMOIRE

A L'APPUI DU LIVRE INTITULÉ :

TABLEAU MORAL ET PHILOSOPHIQUE DE PARIS.

Deprendi miserum est : fabio vel giudice vincam.

Hon., Sat. 11, *in moechos.*

MESSIEURS,

Peut-être sera-t-on surpris que, dans une question de droit, dans un procès qui se plaide publiquement devant des juges graves, en présence d'une si nombreuse assemblée, je paraisse ici sans l'assistance de M^e. Mérilhou, mon ami, mon avocat, et qui se distingue si dignement parmi tant d'orateurs pour lesquels je professe une sincère estime; que j'emploie un langage tout différent de celui du barreau; mais c'est une liberté que j'attends de l'indulgence de mes juges; j'ose même me flatter qu'elle ne leur déplaira pas. Mon caractère, le rôle d'homme de lettres qu'on veut à toute force me faire jouer, et l'espèce de célébrité qu'on donne à mon Tableau de Paris, tout m'autorise à croire que vous me permettrez de m'écarter un peu de la méthode ordinaire; et si j'obtiens

de vous cette grâce, je me flatte de vous démontrer que non-seulement mon livre ne doit point être retranché du nombre des vivants, mais même que, s'il n'y était pas, il mériterait d'y être admis.

J'avoue que j'aime les belles-lettres, qu'il ne faut pas confondre avec les bonnes lettres; j'avoue que je m'y livre le plus qu'il m'est possible. Que ceux-là s'en cachent qui n'en savent rien retirer qui appartienne à l'utilité commune, ou qui puisse être produit au grand jour; mais pourquoi ne l'avouerai-je pas, moi qui ai vécu de manière que jamais ni mon loisir, ni mes intérêts, ni mes plaisirs, ni même mon sommeil n'ont refusé un seul de mes moments à mes semblables? Qui pourrait me savoir mauvais gré de donner à ce genre d'occupation le temps que d'autres donnent aux spectacles, aux voluptés, à l'écarté, à la bonne chère, à l'oisiveté?

Je commence par ma profession de foi: si j'avais écrit la *Pucelle*, le *Citateur*, et malheureusement beaucoup d'autres livres de ce genre, je les brûlerais; à mes yeux l'esprit est un fléau social lorsqu'il sème l'impiété et le libertinage.

Je suis pourtant traduit devant les tribunaux pour un livre qui n'est entaché ni d'impiété ni de vice; tout y est sain, tout y est clair, tout y est senti, tout coule de source et va au but. En général, les bonnes médecines sont amères.

Les premiers mouvements naturels de l'homme sont de se mesurer avec tout ce qui l'environne, et d'éprouver dans chaque objet qu'il aperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui. Le premier devoir du moraliste, comme du philosophe, est d'analyser d'abord parfaitement le réel, avant de chercher le possible. La connaissance des hommes annonce le penseur et l'observateur, comme l'énergie des tableaux fait seule le grand peintre. Nous pouvons, en spéculation, aller aussi loin qu'il nous plaît, nous élever jusqu'à l'infini; mais dans la pratique, dans la réalité, il est un terme où il faut s'arrêter. On reconnaît un esprit observateur, lorsqu'il vous rappelle souvent ce que vous aviez vu sans l'observer, et ce qui se trouve à l'examen d'accord avec ses remarques. Le vrai moraliste a toujours raison; on peut lui reprocher la crudité des couleurs, mais non la vérité des portraits. C'est surtout en ce point qu'il diffère du

sophiste. Lorsque le sophisme est lié à quelque chose de réel, on peut s'en divertir ; mais lorsqu'il n'est que brutalement sophisme, lorsqu'il n'offre qu'un excès de sottise d'autant plus digne de mépris qu'il affiche plus de prétention, le mépris est son salaire; il fallait un Pascal pour rendre supportables les *casuistes* des provinciales. C'est précisément leur sérieux qui les rend plus fous. Que dire à des sots glorieux, à des bavards importants dont le moraliste veut tirer parti dans la société ? J'écoute, je mets à l'aise toute leur impertinence, je feins une sorte d'étonnement qu'ils ne manquent pas de prendre pour de l'admiration, et je finis par tout savoir. Cette recette m'a réussi dans tous les degrés de l'échelle sociale.

D'ailleurs pourquoi dissimuler ce qui n'est que trop vrai et trop attesté, que si le goût de la lecture est plus général que jamais, il est plus que jamais frivole ? *On ne lit point*, disait Voltaire, et il avait raison; car il voulait dire qu'on ne lit guère ce qu'il faut lire, et comme il faut lire. Si le style de mon tableau n'eût pas été par fois *croustilleux*, mon remède serait resté dans le vase.

Je sais tout comme un autre, peut-être mieux qu'un autre, que dans l'ordre civil, celui qui veut conserver la primauté des sentiments de la nature, assiégé *Missolonghi* avec des fusées : toujours flottant entre ses penchants et ses devoirs, il ne sera ni homme ni citoyen, il ne sera bon ni pour lui ni pour les autres. Pour être quelque chose, pour être soi-même, il faut toujours être décidé sur le parti qu'on doit prendre; le prendre hautement, et le suivre toujours. C'est ce qui m'a fait attaquer les Jésuites en 1822, et qui me les fera poursuivre tant que je pourrai disposer de ma main et de ma tête, parce que j'ai la profonde conviction qu'ils ne peuvent régner que par la démoralisation de l'espèce. Combien j'insisterais sur ce point s'il était moins décourageant de rebattre en vain des sujets utiles ! Ceci tient à plus de choses qu'on ne pense. Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs, chassez les Jésuites, vous serez étonnés des changements que vous produirez. Leur intempérance excite les passions; elle exténue le corps, et les macérations, les jeûnes produisent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est faible plus il commande, plus il est

fort plus il obéit. Toutes les passions sensibles ou honteuses logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire. Magistrats, aidez-moi, soutenez mon livre, le vice et l'impiété en ont frémi.

On ne se tue point pour les douceurs de la goutte, il n'y a guère que celles de l'âme qui produisent le désespoir. L'homme bouleverse tout, il défigure tout, il aime la difformité, les monstres. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions jésuitiques qui nous submergent, étouffent notre nature, et ne mettent à sa place que des modes, la servilité et la sottise. Multipliez avec nos désirs les moyens de les satisfaire, et osez m'en montrer le résultat. Si l'homme dans l'état de civilisation où je le vois, pouvait rester stationnaire, je me tairais, sauf cependant sur le dogme jésuitique de l'immortalité, qu'aucun ordre social ne peut admettre (1). Ici commencent à se faire apercevoir les effets moraux dont la cause immédiate sort de Mont-Rouge. Jamais, en quoi que ce puisse être, les Jésuites ne sont bons à rien de bon (2). « Il n'y a plus

(1) Voici comment le journal de *l'Étoile* a rendu cette dernière phrase : « M. Fournier Verneuil a attaqué, contre les jésuites, le dogme de *l'immortalité de l'âme*. » Et *Coblentz*.

Voilà comment, au nom du ciel, Messieurs de *l'Étoile* exploitent la calomnie! vous aurez tôt ou tard votre salaire, g.....

Ce n'est ni par intérêt, ni par amour-propre que j'écris; mais qu'on relise le chapitre XX de mon livre intitulé : *Curiosité et Indiscrétion*, imprimé en 1822.

La lutte n'est pas douteuse; j'ai l'intime conviction que nous chasserons ces misérables jésuites. Si je publiais la biographie des hommes vils, scélérats, impies et crapuleux que je connais parmi eux, je ferais bondir la conscience de tous les honnêtes gens de France. Si je ne l'ai pas déjà fait, ce n'est pas parce que je manque de matériaux, mais bien parce que les branches pourries que je voudrais voir couper tiennent à un tronc que je respecte, et que je crois bon et nécessaire.

J'ai contre moi, je le sais, les jacobins, les jésuites, les notaires de Paris et le faubourg Saint-Germain; mais j'ai une puissance de réflexion qui balance la prépondérance de leurs vices. C'est le débat entre le vrai et le faux. *Nous verrons bien.....*

Je ne fais pas du spiritualisme; c'est de la raison contre des insensés.

(2) S'il est encore des gens pieux qui doutent de l'impiété du jésuitisme et de la flexibilité calculée de ses nouveaux adeptes, qu'ils daignent considérer avec quelle facilité *l'Étoile* vient d'in-

d'objets affreux pour qui en voit tous les jours, » me disait le Jésuite *Mutius Scévola*; il me disait aussi, « Vous êtes trop avancé dans l'ordre moral pour ne pas voir que les lois ne sont faites que pour les sots. » Messieurs, c'est le maître Jacques de Mont-Rouge qui s'exprimait ainsi; il rendait par une seule phrase toute la doctrine de ses devanciers; et c'est à moi qu'il parlait! à moi chez qui la raison seule distingue le bien et le mal! je m'en rapporte à ma conscience pour aimer l'un et haïr l'autre.

Ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris mes livres, c'est sur les miennes, et sur des faits que j'observe depuis vingt ans. Il dépend certainement de moi de ne point abonder dans mon sens, de ne point croire être seul plus sage que tout le monde; mais il ne dépend pas de moi d'avoir d'autres yeux que les miens, et de m'affecter d'autres idées. J'ai vu des hommes partir des conditions les plus malheureuses, et je les ai vus arriver aux postes les plus élevés de l'ordre social; j'ai remarqué, et j'en citerais mille exemples, que le désir de commander et de jouir ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître. L'empire éveille et flatte l'amour-propre, et l'habitude le fortifie. La fantaisie et les vices succèdent au besoin, et malheureusement ces pernicious exemples, partant du faubourg Saint-Germain, jettent leurs funestes racines dans le cœur de la société, et forment, à la longue, les préjugés, les mœurs et même l'opinion.

Personne n'aime à prendre une peine inutile; hélas! nous n'avons que trop la malheureuse facilité de nous payer de mots que nous n'entendons point. Nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul, qui est le crime; et celui-là dépend de nous. La domination même est servile quand elle tient à

sulter l'ultramontanisme, dont elle a suivi et prêché les maximes pendant quatre ans par ordre du ministère. Il répugne à tout homme religieux de voir jouer avec les doctrines, les trônes, les libertés et la religion, comme le directeur de *l'Étoile*, M. de Genoude, joue le trois pour cent. Je connais des hommes qui ne parlent et n'écrivent que pour les congrégations et le jubilé, et qui feraient étrangler le Pape pour une hausse de vingt-cinq centimes.

l'opinion; car le grand seigneur, le prince même, dépend des préjugés de ceux qu'il gouverne par les préjugés; pour nous conduire comme il lui plaît, il faut qu'il se conduise comme il nous plaît. Nous n'avons qu'à changer de manière de penser, il faudra bien, par force, qu'il change de manière d'agir. Avec quelle évidence et quelle profondeur, M. le comte Molé vient d'émettre cette vérité devant la Chambre des Pairs. « Craignons davantage encore, Messieurs, leur » effet sur l'esprit des peuples; craignons qu'elles n'ébranlent le pouvoir dans son » principe, et rendent chaque jour moins populaire la forme de notre gouverne- » ment. » J'ai vu cette métamorphose s'opérer plusieurs fois dans le cours de ma vie. J'ai vu des princes, des *visirs*, des favoris, des courtisans, des prêtres, des soldats, des valets et des caillettes titrées, tourner leurs armes, leurs toges et leurs langues contre leur maître et contre leur patrie.

On ne peut me faire qu'un véritable reproche, c'est celui de viser trop juste; j'en souffre peut-être plus que ceux qui se plaignent; battant et battus, consolons-nous ensemble. Dans la carrière des idées morales, on ne peut avancer trop lentement, ni trop bien s'affermir à chaque pas. Je n'ai connu la porte du vice qu'en entrant dans le monde moral; je n'ai aperçu la tromperie et le mensonge que lorsque j'ai mis le nez dans le chapitre des *obligations* et des *devoirs*. J'ai tout vu, et, depuis vingt ans, j'observe, j'étudie et je compare. Du moins, tenez-moi compte de vingt ans de silence, dans un siècle où tout le monde parle à tort et à travers. Croyez m'en, Messieurs, le seul homme qui fait à sa volonté, est celui qui n'a pas besoin pour la faire, de mettre les bras ou la langue d'un autre au bout des siens; d'où je pourrais conclure que la liberté vaut mieux que l'autorité; mais je ne vais pas jusque-là! pour moi, l'autorité et la liberté sont deux excellentes choses lorsqu'on n'en abuse pas.

Plus les hommes se rassemblent, plus ils se corrompent. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables! J'ai raison sur ce point au propre comme au figuré. Le libertinage comme la méchanceté vient de la faiblesse; l'homme n'est libertin et méchant que parce qu'il est faible! Celui qui pourrait tout ne ferait jamais de mal. Lorsque le physique va trop bien, le moral se corrompt. Ces

messieurs aux grands airs ont besoin d'être réveillés de temps à autre ! Regnard en faisait des filous et les montrait ainsi à la risée publique. L'homme qui ne connaîtrait pas la douleur, ne connaîtrait ni l'attendrissement de l'humanité, ni la douceur de la commisération ; son cœur ne serait ému de rien, il ne serait pas sociable, ce serait un monstre parmi ses semblables. Persuadez-vous bien, Messieurs, que la faiblesse et la domination réunies n'engendrent que folie et malheur... Dispensez-moi des tableaux, j'en aurais de terribles à vous offrir. Je conçois que les grands, accoutumés à voir tout fléchir devant eux, s'indignent de rencontrer un homme qui ose leur dire en face, vous êtes borgnes, la goutte vous ronge, vous êtes vicieux et vous serez écrasés encore une fois sous le poids de vos vices ! Vos airs insolents, votre puérile vanité, ne vous attireront que mortifications, et peut-être *autre chose*... Enfin vous boirez les affronts comme l'eau... Si ce que je dis est vrai, qu'ont-ils à me répondre ! J'ai vu les plus huppés et les plus hautains piquer l'assiette et tailler le trente-et-un. Je conçois que le rugissement d'un lion épouvante les animaux, et qu'ils tremblent en voyant sa terrible hure ; mais j'affirme pour ma part que je ne tremble pas devant une livrée.

Nous n'avons pas de lois morales ; l'homme qui ne tue ni ne vole passe pour honnête homme. Les lois du grand Saint-Louis étaient empreintes, sans doute, de la férocité de son siècle ; mais elles étaient fortes et conservatrices ! Le dissolvant est trop fort, l'espèce se dénature ; on ne parle que de perfectibilité, et je vois distinctement le triomphe d'un ordre matériel qui nous reporte à la barbarie ! C'est la faiblesse, la dépravation et le fanatisme qui ont transformé en désert les vastes contrées de l'Asie. L'erreur se lègue d'un âge à l'autre dans la race humaine, comme un héritage de famille, tantôt grossi, tantôt diminué, éprouvant divers changements selon les mains où il tombe, et enrichissant les uns et ruinant les autres, suivant l'usage qu'on en fait.

Nous rentrons, après trente ans de secousses qui ont ébranlé l'ordre social jusque dans ses fondements, dans les illuminés, les théosophes et les cabalistes de tous les genres. Les beaux moyens de vérité que les rêves et la démence ! Il est certain que cette ténébreuse folie, cette science des insensés, jette ses racines

autour de nous, depuis le cabinet du monarque jusqu'au galetas du chiffonnier. Ce n'est pas sans quelque répugnance que je mets sous vos yeux ce monstrueux délire ; mais je le fais parce que la raison humaine sans guide est capable, même en morale, et même dans le plus honnête homme, des plus honteuses illusions. Messieurs, j'ai vu se réaliser la belle fable de Platon : les philosophes d'un esprit léger qui avaient cru pouvoir, par le secours des sens, atteindre à la connaissance des choses intellectuelles, ont été changés en oiseaux : ceux qui, négligeant l'étude des choses célestes, ne se sont occupés que des objets terrestres, sont devenus des *porcs*, et parmi eux les plus mauvais ne sont que des reptiles. Messieurs, je ne suis pas sorcier, mais mon esprit, naturellement observateur, aperçoit des nuances qui échappent au vulgaire. J'écrivais en 1822 et je l'ai imprimé : « Les » portes du jésuitisme prévaudront ; leurs grossiers missionnaires ont tout ce qu'il » faut pour conquérir le monde : absurdité, obscurité, tristesse, fanatisme, cla- » bauderie, en faveur du pauvre et du peuple. On les méprise au foyer de l'opéra » et dans les salons de Paris ; mais on ne connaissait pas les Eptres de Paul à » Rome, tandis qu'elles préparaient la destruction du paganisme et l'établisse- » ment de la religion chrétienne sur ses ruines. » J'ai lancé ce lièvre trois ans avant que les aboyeurs à tant la page n'eussent aboyé, et voilà qu'un des rédacteurs du Courrier français me dénonce comme salarié par la Congrégation pour motiver la suppression de la liberté de la presse. Il faut ajouter que la Quotidienne me dénonçait le même jour, mais comme elle savait à quoi s'en tenir, je n'ai rien à lui répondre, tandis que le Courrier saura de moi que, dans la race des chiens courants, les limiers sont en première ligne.

Je n'attaque pas les Jésuites par esprit de parti ; je connais parmi eux de grands misérables ; mais je suis persuadé que beaucoup d'âmes pieuses les secondent de très-bonne foi ; c'est leur morale relâchée, ce sont les principes constitutifs de leur ordre que j'ai assez vigoureusement attaqués ; je les crois subversifs de tout bon ordre social et je les repousse dans l'intérêt de la morale et de nos libertés. M. le comte de Montlosier, qui est aristocrate, les repousse tardivement, mais il les repousse parce qu'il ne veut pas, avec raison, que la noblesse française soit

soumise aveuglément à la vassalité papale ; quant à M. le vicomte de Bonald , il veut que la cour de Rome domine tout , même le Roi.

L'ancien esprit de la France n'existe plus ; la dégradation des âmes a suivi la corruption des mœurs. Robespierre et les Jésuites ont fait voir ce que la France peut souffrir des tyrans , et j'aperçois beaucoup de gens dont cet exemple éveille l'ambition et les espérances. On affecte aujourd'hui plus que jamais cette déplorable singularité de démentir ce qu'il y a de plus généralement reconnu ; si les traits que j'ai lancés eussent été faux , calomnieux , la cause de ces illustres serait devenue celle de tous les honnêtes gens , et même de ceux qui ne le sont pas ; car lorsque la vertu est généralement reconnue , ceux mêmes qui ne l'aiment point veulent qu'on la respecte ; c'est un hommage qui coûte peu et qui n'engage à rien. J'arrive enfin au plus grand appui de mes adversaires , à celui qu'on peut regarder comme le rempart de mes accusateurs , au *faubourg Saint-Germain* , et quelque gravité , quelque force qu'il apporte dans cette cause , je crains beaucoup plus , je l'avoue , son autorité que ses raisons. Je demanderai d'abord que la dignité personnelle de ce noble faubourg , l'espérance des Jésuites , la gloire de ses ancêtres , ne soient point des armes contre moi , et que les avantages qu'il n'a reçus que pour être utiles à tous , ne servent pas à la perte d'un seul. Tous ces nobles personnages sont revêtus d'illustres fonctions ; ils n'ont vaincu ni à Zurich ni à Marengo , mais ils sont les premiers dignitaires de la *buvette* ; panetier , échanson , maître d'hôtel , maître de la garde-robe.
. que sais-je ! ils ont pour eux une grande éloquence , une grande réputation de probité , d'intégrité , de mœurs , de courage , une autorité telle que doivent l'avoir des hommes à qui la nation française doit la sienne.
. Je me persuade toutefois qu'après la raison et le bon sens , rien ne me servira autant , auprès de mes juges , que cette prééminence du faubourg Saint-Germain. Ces hommes si sages ne voudront pas qu'un citoyen succombe dans les tribunaux de manière à faire croire qu'il a succombé sous l'excessive prépondérance de ses accusateurs. Il n'est pas bien qu'un accusateur fasse sentir dans les tribunaux

une prépondérance trop marquée, trop de pouvoir, trop de crédit : employez tous ces avantages, pour le salut des innocents, pour le soutien des faibles, pour la défense des malheureux : oui... mais pour le péril et la ruine des mœurs, jamais ! Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse et de verser l'argent à pleines mains ; je n'ai jamais vu que l'argent fit aimer personne ; en politique je pourrais citer comme exemple, Napoléon, Decazes et Villèle, et en amour le vieux D.... et nous les publicains du siècle. Il ne faut point être avare et dur, ni plaindre les Grecs ; qu'on pourrait secourir ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres ; si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. Votre argent n'est point vous ; il y a des témoignages d'intérêt et de bienveillance qui font plus d'effet, et sont réellement plus utiles, que tous les dons. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité ; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent. Aimez-nous, et nous vous aimerons ! Servez-nous, du moins par vos exemples, et nous vous servirons ! Soyez nos frères et non des maîtres scandaleux. Il n'y a point d'assujettissement si parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté ; on captive ainsi la liberté même. Que savons-nous, que pouvons-nous, que connaissons-nous ; tout n'est-il pas à votre merci ? Ne disposez-vous pas, par rapport à nous, de tout ce qui nous environne ? Ah ! laissez-nous du moins des mœurs, la plainte et la pensée. Nous aimons naturellement à découvrir le faible de ceux qui nous gouvernent, ce défaut n'est pas révolutionnaire : nos aïeux l'avaient plus que nous. J'avoue que ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas : il vient du besoin d'éluder une autorité qui se dégrade et que ses vices et sa faiblesse rendent importune. La raison est le frein de la force, et vous rendez *Hercule* vicieux et insensé. Vous avez beau ramollir nos corps dans l'inaction, vous n'en rendrez pas notre entendement moins flexible ; arrivés au point de civilisation où nous en sommes, il faut tuer l'espèce pour détruire sa perspicacité.

Ce serait poser un principe trop injuste et faire aux accusés une condition trop dure et trop malheureuse, si l'opinion de leur accusateur était regardée comme leur sentence.

Ce n'est pas parce que je suis devant elle que je fais l'éloge de la Magistrature. J'ai dit, dans mon tableau de Paris, page 477. « Je déclare que la magistrature » est le corps où l'on trouve le plus de mœurs, de pureté et de probité. Je fais » ordinairement la part de l'humanité et des faiblesses qui en sont inséparables : » je n'attaque que le vice et la dégradation morale. »

Je suis devant des Magistrats français, et je sais que la nature elle-même forme les magistrats pour l'honnêteté, la gravité, la tempérance, la justice, la fermeté d'âme; elle les fait grands dans toutes les vertus. Ils y ajoutent quelquefois des principes religieux, où l'on voudrait plus de modération, plus de douceur, qui sont enfin, pour dire ce que j'en pense, plus sévères et plus rigoureux que la nature et la vérité ne le comportent. Loin de moi l'idée de jeter du ridicule sur ce rigorisme qui, par lui-même, rentre assez dans mes goûts; je respecte la vertu avec ses défauts, j'abhorre le vice et la doctrine d'Esorbar qui le sème (1).

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,

Ultrâ quàm satis est virtutem si petat ipsam.

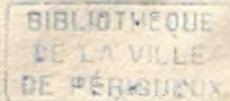
Hor. ep. vi, liv. 1.

Messieurs,

J'ai fait un livre intitulé: *Paris, tableau moral et philosophique*, ou plutôt j'ai

(1) Beaucoup de personnes que je sais être bien intentionnées pour moi, ont trouvé mon exorde trop long; elles m'ont même blâmé de n'avoir pas pris un avocat. Ces personnes n'ont pas réfléchi sur l'idée dominante de mon livre. C'est aux Jésuites que j'attribue l'augmentation du vice parmi nous; je n'ai pas dû abandonner cette cause, ce principe, pour chercher un faux-fuyant judiciaire: Je suis *accusateur* et non *accusé*, et je me crois capable de soutenir ma thèse: je ne manque pas de matériaux.

Ce n'est pas devant une peine correctionnelle que je céderai l'honneur de défendre l'ordre social. Je ne reculerais pas devant une peine plus forte. Si M. l'abbé de Lamennais, qu'appuie le Vatican, nous montre *ce qu'est un Prêtre*; moi, que personne n'appuie, je prouverai *ce qu'est un homme* qui n'a pas peur.



lancé dans le public une médecine après avoir constaté l'état du malade. Je ne disconviens pas de l'amertume du remède, mais je soutiens que les ingrédients qui le composent sont de *bon aloi*; que je les ai puisés chez les meilleurs apothicaires anciens et modernes, et que mon livre n'outrage, dans *son ensemble* ni dans *ses détails*, les mœurs et la religion. Je rougirais d'avoir à le justifier sur ce point avec d'autres armes que celles qu'il contient.

DISCUSSION.

Avant de commencer cette partie de ma défense qu'on nomme la discussion, je supplie le ministère public de ne voir rien de personnel dans les traits qui pourraient involontairement m'échapper; je vise plus haut, je sens tout ce qu'a d'absurde l'interversion de nos rôles; enfin je fais la part du devoir, et je ne me plains que de l'exiguité de l'attaque.

Virtutem verba putes...

HOR. (1)

Lorsque j'ai reçu l'assignation en vertu de laquelle je m'assieds sur le banc des filous, mon premier besoin a été de regarder les passages de mon livre que le Jésuite M..... a barbouillés d'encre rouge, et mon premier cri, après examen, a été celui que proféra Malesherbes en lisant la sentence des bourreaux de 93: « Du moins si cela avait le sens commun! » Non il n'est pas possible de reculer les bornes de cette stupidité, jamais l'audace et la sottise ne se montrèrent plus visiblement à nu. J'aurais deviné, si je ne l'avais su, que la dernière équipée des enfants d'Ignace avait eu lieu chez les *austro-goths*. Le mensonge, pour être plus impudent, en est-il plus ingénieux? La ruse,

(1) La vertu ne serait-elle qu'un nom?

qui nie les faits publics , est-elle autre chose que du délire ou de la rage ? Il faut que le plaisir de mentir soit bien savoureux ou bien payé, puisqu'il efface chez les Jésuites , qui nous gouvernent , un sentiment qui doit être bien pénible , ce me semble , l'intérieure et invincible honte de mentir à soi-même et aux autres. Si tout ce qui est faux n'est pas excusable , que dira-t-on de tout ce qui est crime ?

Les esprits faux et passionnés ne voient , dans les meilleures institutions , que les abus qui en sont inséparables , et , dans les plus mauvaises , que les avantages qui peuvent s'y rencontrer. Je n'ai pas commis cette erreur. J'ai pris l'ordre social tel qu'il est ; je n'ai vu en religion que la révélation ; je n'ai vu en politique que la Charte ; appuyé sur ces deux éternelles bases de notre bonheur , j'ai cherché quelle pouvait être la cause du mal dont j'apercevais les nombreux et funestes effets. Le vice m'est apparu , non sous la forme d'un spectre , mais plein de vie , d'insolence et rongant la morale publique , comme la rouille ronge le fer.

On ne se fait pas une idée juste de ce qu'est un moraliste dans la société. Tant qu'il compose , ou qu'il observe , ce n'est qu'un particulier qui s'amuse ou qui s'instruit ; mais dès que l'écrit sort de ses mains pour paraître dans le public , le moraliste devient un homme public , un allié de la loi et de la justice , puisqu'il instruit , reprend et corrige. Ai-je raisonné à tort et à travers sur la religion , le gouvernement , les lois , la morale , les intérêts politiques , les choses et les personnes ? Non , je n'ai vu que le vice , et je l'ai signalé comme un *dissolvant* ; pour le signaler il a fallu le peindre , et , pour le peindre , il me fallait des faits publics et des mots usuels. Qu'on me sache gré , sur ce point , de ma retenue.

Ai-je dit que l'ordre social , quelque parfait qu'il fût , pouvait empêcher la haine d'un ennemi , la jalousie d'un concurrent , la trahison d'un ami ? non , je n'ai jamais demandé l'impossible ; mais , remontant des effets trop visibles et trop ignominieux à la cause secrète , j'ai dit : « Voilà où nous conduisent les Jésuites , » et , après avoir cité des faits irrécusables , j'ai cité leurs maximes. Il semble , en vérité , qu'après avoir dépravé l'espèce , ces Messieurs nous fassent grâce de la vie. Pour mériter de vivre , nous disent-ils , il faut aimer le mal que nous avons fait , que nous faisons et que nous ferons. Nous tenons école de scandale , nos *livres classiques* tolèrent les vices et les crimes. « Il n'y a de bien » et de mal que grâce à la société et aux lois : il n'y a d'autre vertu que de » suivre ses goûts et ses penchants qui sont innocents par cela même qu'ils » sont naturels. » Ne croyez pas , Messieurs , que ce soit de vieilles maximes réchauffées par moi ; je les puise dans *Lassius* , il est vrai , mais je les retrouve

dans une brochure intitulée : *de la nécessité des lois religieuses*, qui n'a pas quinze jours d'existence. Je connais personnellement l'auteur, qui demande les mai-ries pour les Jésuites. Quelle source et quel appui pour notre sainte religion ! Certainement il ne faut pas beaucoup de génie pour faire beaucoup de prosélytes, avec de semblables doctrines il ne faut que des ministres assez insensés pour souffrir qu'on les répande. Non, certes, la raison, et, par conséquent, la religion elle-même, ne font nullement un crime des penchants du cœur humain ; mais elles font un devoir de les combattre et un mérite de les surmonter, tant qu'ils ne sont pas dans l'ordre moral. La vertu n'a jamais été autre chose depuis le commencement du monde, jusqu'à *Escobar* s'entend, et, c'est à lui et à ses disciples qu'il a été réservé de statuer sur ce point, comme sur tant d'autres, que, jusqu'à eux, le monde entier n'avait pas eu le sens commun.

Le premier chapitre de mon livre est relatif au personnel des Tuileries ; j'ai rendu au Roi, ainsi qu'à toute la famille royale, l'hommage qui leur est dû. On peut s'en rapporter à moi, si le contraire eût existé, s'il y avait eu un parc aux cerfs, ou quelque chose de véreux, je l'aurais dit.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce chapitre, c'est que j'y ai, moi-même, planté ma potence ; voilà mes propres paroles : « Un excellent principe change-t-il de caractère parce qu'on en tire de fausses conséquences ? Il y a dans nous une force morale qui tend toujours vers la vérité. Quand il n'existerait pas de lois répressives, un honnête homme doit éviter de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes ou par l'irrégularité de sa conduite. »

Voici, page 58, le passage dans lequel le barbouilleur à gages a barbouillé deux lignes : « Mais parce que les appétits voluptueux sont rares dans sa vieillesse, et qu'une profonde satiété nous saisit après coup, faut-il que, pour forcer la nature, et en obtenir ce qu'elle s'obstine à refuser, les vieillards se fassent fouetter jusqu'au sang ? » Mais si le fait est vrai, le moraliste a raison. Veut-on des témoins, faut-il nommer l'*illustre* et le champ de bataille qui l'a vu expirer ? Faut-il enfin exhiber les instruments du supplice ? Le Jésuite qui a barbouillé, aurait dû saisir les réflexions qui suivent et précèdent le *coup de fouet*. « La volupté n'est pas le fait de la vieillesse, et surtout d'hommes qui, par leur position dans le monde, ne devraient pas donner de si scandaleux exemples. Le vice hume son propre venin et en empoisonne l'homme qui s'y livre. » Le vice laisse à l'âme ce qu'un ulcère laisse à la chair. *Quæ fuerunt vitia, mores sunt. SÉN.*

Ce malheureux *coup de fouet* est la seule tâche relevée dans ce premier chapitre : dire la vérité et des vérités hardies sur tout ce qui environne le Roi, et n'avoir encouru qu'un si mince reproche, c'est bien quelque chose.

Passons au second chapitre, intitulé : *l'Hôtel-de-Ville*, dans lequel j'ai groupé toutes les prétentions et les petites vanités parisiennes, les crimes de la révolution, les effrayants progrès de l'athéisme dans la populace, et son auxiliaire, la superstition, prônée par les Jésuites. Que croyez-vous, Messieurs, qu'a barbouillé le *mutin* dans ce chapitre fort de choses, de faits et d'excellentes raisons ? Les trois lignes que voici ; je parle de l'ancien échevinage : — « Je sais un sot qui » commencera par me mépriser et dont toute la vie sera consacrée à effacer » mon nom, mes travaux, et jusqu'au souvenir de mon existence. » Mais brûlez donc le Bourgeois Gentilhomme de Molière, brûlez l'École des Bourgeois, brûlez Dancourt, brûlez tout enfin.

Midas, le roi *Midas* a des oreilles d'âne ; il n'y a que l'irrégion qui soit essentiellement ennemie de tout ordre social et moral. La magistrature est religieuse et morale, et je ne l'ai point aperçue en corps à la procession du jubilé. Ceci me laisse croire que j'ai eu trop raison dans l'exorde de mon chapitre intitulé : *Place des Victoires*. Il y avait pourtant de la pâture pour un Jésuite, mais le *Mutin* n'a pas osé y mordre. A mesure que, par le fait des jésuites, je le soutiens, oui, par leur fait seul, l'esprit religieux s'affaiblit, et que la cupidité et l'amour des jouissances gagnent les cœurs, la probité est exposée à plus de tentations, et le vice corporel étend ses racines. J'ai expliqué le dogme de l'immoralité et sa nécessité pour les Jésuites dans ce chapitre. J'ai fait sentir l'urgence de quelques lois morales pour venir au secours des magistrats ; j'avais touché dans le vif, découvert la plaie. Les Jésuites se sont tus.

Il y a des gens qui prétendent que je suis trop piquant dans la satire, et que, sortant des bornes qu'elle prescrit, j'arrache l'épiderme ; d'autres, au contraire, pensent que ma prose manque de nerf ; c'est peut-être à la réunion et à la vérité de ces deux reproches que mon chapitre de la *Colonne* a trouvé une grâce si plénière aux yeux de mon censeur. J'ai pourtant fait vibrer, dans ce chapitre, les cordes les plus délicates du cœur humain, d'où je pourrais conclure, si j'en avais besoin, que ce n'est pas par plaisir que je cherche le vice.

Voici donc, de compte fait, deux cent trente pages qui, sauf le *coup de fouet* et les *savonnettes à vilain*, sont irréprochables, même aux yeux des Jésuites. Je voudrais, de tout mon cœur, dans l'intérêt des mœurs, du trône et de l'humanité, qu'on pût en trouver autant dans les mille volumes sortis de leur école.

Les œufs longs ont un lait plus blanc et un goût plus délicat que les ronds ; la coque en est plus dure, ce qui prouve qu'ils renferment un germe mâle. J'ai remarqué, étant enfant, que les coqs et les poules n'avaient pas de plus grands ennemis que les chapons et les poulardes ; ces espèces de mulets sont toujours sombres, ne prennent aucune part à la joie commune, cassent les œufs, dérangent

les couvées, et détruiraient volontiers leur race, s'ils-en avaient le pouvoir. Vous voyez, Messieurs, que j'arrive enfin sur le théâtre de mon déshonneur, et malheureusement, ou heureusement, je ne suis pas corrigé. Me voici sur le chapitre du *beau monde*. J'ai fait le chapitre, je l'avoue, mais je vous prie de croire que je n'ai pas fait le beau monde.

Après un exorde, du moins inoffensif, puisque le censeur ne l'a pas badigeonné, arrive immédiatement le morceau de prose que je vais vous lire, et que je voudrais pouvoir graver dans l'âme de tous les humains.

« Il importe fort peu que nous soyons sûrs de la grosseur du soleil, ou de la manière dont l'âme agit sur le corps; mais il est de la plus haute importance que l'homme soit sûr de ses devoirs et de sa fin. Quoi! le méchant est assez corrompu pour décliner le jugement de sa conscience; et vous ne craignez pas qu'il se serve des armes que vous lui fournissez vous-même, pour révoquer en doute, ou plutôt pour rejeter loin de lui des lois que vous dépouillez de toute sanction! Vous pouvez croire qu'il lui suffira d'une probabilité pour préférer le devoir qui lui semblera difficile, au crime qui lui paraît aisé et avantageux! Non, ce système est aussi mauvais dans la pratique que dans la spéculation. Affirmer tout est une illusion de l'orgueil; mais douter de tout est une arme pour la perversité. Avec quel plaisir Cicéron s'abandonne à l'encourageante idée, à la consolante perspective d'un avenir! Avec quel ravissement il embrasse cette immortalité qui appartient à l'être qui pense! et il est tout simple qu'une âme telle que la sienne, telle que celle d'un Platon, d'un Socrate, d'un Marc-Aurèle et d'un Saint-Louis, ne cherche pas à démentir le sentiment intime de son excellence, l'instinct de sa grande destination, et que, de la nuit même de sa demeure terrestre, elle s'avance à la clarté des vérités divines et morales, jusque dans l'avenir immense et dans les années éternelles. Celui qui n'a pas déshonoré son origine et son espèce ne cherche pas un terme à son existence; celui qui ne craint pas les regards du ciel ne demande pas à la terre de le couvrir pour jamais. Mais pourquoi l'athéisme fait-il de si rapides progrès à côté de la superstition dont on nous accable, et devient-il un symbole de croyance, même pour l'ignorance la plus grossière? Si cette funeste doctrine devient presque vulgaire, c'est que les *Jésuites*, détruisant toute moralité, font tomber la base de toute morale raisonnée: la croyance d'un Dieu. C'est que le peuple, voyant qu'on se joue sans scrupule et sans pudeur des mots *crime* et *vertu*, toujours employés en sens inverse, se persuade que les devoirs de l'homme envers son Créateur, ne sont qu'illusion et mensonge. Les réquisitoires, les grimaces, le luxe et la fausse piété des grands et des moines, ne lui en imposent plus; et avec quelle avidité ces âmes corrompues doivent

» elles se saisir d'une doctrine qui met le dernier sceau à toute corruption ,
 » achève d'étouffer toute conscience et de justifier tous les forfaits ! Que peut-il
 » en coûter à des hommes de cette trempe , pour vouloir mourir comme des
 » brutes , après avoir vécu comme des monstres ! Mais je vais trop loin : les Jé-
 » suites viennent nous offrir un refuge : l'hypocrisie ! »

Vous venez d'entendre , Messieurs , mon entrée dans le *beau monde*. Ne fal-
 lait-il pas appuyer , par des faits irrécusables , une assertion de cette importance ?
 Si le beau monde m'a offert une moisson vingt fois plus forte que mes besoins ;
 si j'ai eu la délicatesse , ou plutôt la sobriété , de n'offrir que la vingtième partie
 de cette ignoble tableau ; si , enfin , je n'ai peint le vice dans toute sa laideur que
 pour le corriger , que pourra-t-on me reprocher ? Rien , sans doute ; car la so-
 ciété aime les moralistes ; elle sent qu'elle en a besoin ; mais les Jésuites n'en
 veulent pas : le vice est leur allié ; ne pouvant hébéter l'espèce , il faut la cor-
 rompre , la dégrader ; et voilà pourquoi , depuis dix ans , le nombre des sodomistes
 a centuplé. Consultez votre greffe ; car il faut que vous sachiez que c'est-là où je
 suis venu chercher la confirmation de la scène des lanciers de la garde , et tant
 d'autres horreurs dont assurément je n'ai point abusé.

Le censeur a incriminé la page 271 jusqu'à la page 282 inclusivement. Je
 veux être pendu , si j'y découvre un mot qui puisse blesser l'oreille la plus
 chatouilleuse ; je ne peux pas les copier ; ce serait trop long , mais on peut les
 lire. Je n'y parle même pas de vices : il ne s'agit que des travers généraux qui
 tiennent aux habitudes parisiennes. Le Parisien ressemble beaucoup à l'Athénien ,
 et j'ai presque copié Théophraste. Il n'y avait donc pas de Jésuites à Athènes ,
 puisque le livre des caractères ne conduisit son auteur ni devant les archontes ,
 ni en police correctionnelle. Eh ! Messieurs , j'ai passé sous silence bien des
 faits qui attestent notre ratatinage social. Je n'ai pas dit que les pères et les mères
 jalousaient le bien-être de leurs enfants. Quel chapitre ? Le seul trait satirique qui
 ressorte de ces pages est celui-ci : il vous regarde , Messieurs : « Malgré le bruit
 » qui se fait autour de ce temple dédié à Thémis , c'est encore le coin de Paris
 » où on dort le mieux. » Cependant je l'ai volé à Juvénal ; *magnis opibus dormitur
 in urbe.*

Il faut que le Censeur , soit bien bête , pour s'être imaginé qu'une plai-
 santerie aussi innocente pouvait blesser la magistrature et le barreau ; et quand
 je les aurais piqués , ce qui n'a pas été mon intention , puisque je l'ai dit dans
 une note tout exprès , quelle est la loi qui interdit la satire !

Les pages 289 et 290 sont incriminées ; c'est encore des mœurs et non des vices.
 Je n'y vois que le *desloratæ virginitatis* écrit en latin ; mais la coutume de Paris

ne s'en gêne pas, ce me semble. De bonne foi, que me veut-on, sur quoi dois-je me défendre ?

J'aime à me rendre raison de tout : j'ai voulu savoir sur quel *considérant* était motivé l'arrêt de mort du vertueux Malesherbes. Il avait secouru son fils émigré, et la loi, voulant détruire ce qui est indestructible, les liens de la nature, punissait de mort ce cri de l'âme. La loi était atroce, mais elle n'était pas incompréhensible. J'aurais entendu Robespierre, je l'aurais bravé, il ne fallait que savoir mourir ; mais comment braver des misérables qui sont atroces, muets et invisibles ? comment leur répondre ?

Pages 291 et 292. Je vais les lire, pour qu'on m'apprenne enfin ce qu'on doit dire, et ce qu'on ne doit pas dire. De deux choses l'une ; ou je suis la plus grosse bête de France, ou l'attaque dirigée contre mon livre n'a pas le sens commun ! Vous allez décider, Messieurs. (*Vid. les deux pages ci-dessus.*)

Je touche au terme de ma pénible course, je vous attends sur tout le reste du chapitre, Boileau et La Bruyère à la main, ce qui prouve que les vices repaissent de loin en loin, comme les mauvaises herbes ; car je n'ai fait que calquer. J'ai pris jusqu'aux expressions : « C'est trop pour un mari d'être catin et dévot, une femme devrait opter, » est littéralement pris dans La Bruyère.

J'avoue, car je n'ai ni envie ni besoin de tromper mes juges, que je n'ai trouvé ni dans Boileau ni dans La Bruyère, ni dans aucun moraliste, un exemple de la soif du sang comme véhicule voluptueux. Je savais que l'infâme livre du marquis de Sade se réimprimait avec profusion. Je connais un libraire qui a fait une fortune considérable avec ce livre depuis 1814. Connaissant la cause de ce vice horrible, et en voyant les effets, j'ai dû le signaler ; je l'ai fait avec tous les ménagements possibles. Je l'ai mis sur le compte de riches Anglais qui séjournent parmi nous, parce que ce sont eux principalement que les victimes m'ont signalés. Hélas ! Messieurs, je puis amener devant vous deux victimes de cette férocité, dont l'une a à peine douze ans ! J'ai voulu voir, et j'ai vu les cicatrices.

Le vice de bestialité, qui est un crime aux yeux de toutes les lois anciennes et modernes, que le Lévitique punit de mort, n'est qu'indiqué dans mon livre. Je n'ai lancé qu'un trait satirique, tandis que j'avais à ma disposition trois exemples qui n'ont pas un an de date, et des témoins. Je n'oserais pas vous raconter, même en latin, la mort récente de lord S... et l'histoire des trois singes.

Mon plus grand crime, je le sais, c'est d'avoir découvert la plaie de *Gomhorre*, si bien mise à nu devant la Cour royale, sous la présidence de M. Desèze. « Il n'y a pas de Jésuites en France. » Mot honorable que les Jésuites ne pardonneront pas. Il ne s'agit pas de leur pardon, mais bien de la véracité des faits que

j'avance. Ce commerce scandaleux est-il public ? est-il notoire que le nombre des *Antinoüs* égale au moins celui des *Phrynés* ? Est-il notoire que non-seulement la pratique, mais la théorie, se professe publiquement ? Un jeune littérateur, porteur d'un nom recommandable, a prêché ces ignobles maximes à une table d'hôte habituellement fréquentée par l'espérance du barreau, les appuis futurs de la morale publique, les stagiaires qui m'écoutent ; et s'il m'était permis de nommer les masques et de me servir des mots de ma langue, pour peindre ce degré de dégradation humaine, je raconterais un fait que je tiens d'un professeur septuagénaire, et qui m'a été dit en présence d'un jeune avocat qui brillera bientôt parmi vous.

Messieurs, vous avez eu la bonté d'écouter l'exorde de mon chapitre du *beau monde*, daignez écouter la péroraison.

« Ce relâchement des liens moraux est plus funeste à l'ordre social que la guerre civile. Peu d'hommes sont destinés à être rois ; mais tous à-peu-près deviennent pères de famille. Une famille est comme un arbre dont tous les rameaux se protègent et se partagent la rosée du ciel, dont toutes les feuilles se développent par le même soleil et souffrent des mêmes intempéries. Nous ne sommes pas nés pour une vie errante ; il faut une maison, et la meilleure est celle qui subsiste dans la modération et dans les limites du nécessaire. Le respect filial, l'intimité fraternelle, sont les sentiments qui embellissent le foyer domestique. Où trouvera-t-on de la force contre le malheur ? l'esprit de famille doit s'allier pour le plaisir et pour la défense. Ce n'est pas le site, c'est une épouse et des enfants qui nous attachent à la patrie. Il faut être frère par la vertu comme on l'est par la naissance. Les actions s'épurent par la pensée. Le corps n'est que l'instrument de l'âme, et notre âme est l'instrument de Dieu. Tous les hommes n'ont pas été jetés dans le moule de Montaigne, il leur faut de bonnes lois et de bonnes habitudes. L'extrême philosophie conduit à l'extrême indifférence ; témoin le *crachat d'Aristippe* et le *même trou* de Plutarque. L'homme ici-bas évite de s'observer : craindrait-il donc de se connaître ? Il est triste néanmoins d'arriver à la mort sans percer les ténèbres de notre ignorance, sans pénétrer les merveilles de notre esprit, et sans plonger ses regards dans le fond de notre âme !

« Ne vaut-il pas mieux n'avoir qu'à réprimer les passions dans leur fougue, que poursuivre les vices dans leurs détours ? »

Cette péroraison a encore vingt pages ; toutes de cette couleur, de cette force, et je suis assis sur le banc des filoux comme immoral !... Dans tout le chapitre intitulé *Histoire du Notariat* (1), messieurs de la *Grâce* n'ont barré que l'histoire

(1) Maître Breton, que je n'ai assurément eu l'intention d'attaquer ni sur ses mœurs ni sur

de ma blanchisseuse, qui est devenue marquise. Oui, elle était jolie, elle était même belle : *ses grands yeux noirs auraient ému Platon*. C'est la phrase incriminée. Je vous demande grâce, Messieurs, je n'avais alors que vingt ans; le crime est prescrit.

Le ministère public n'a pas nié la véracité des faits contenus dans mon livre, il s'est contenté de dire que je les avais puisés dans de mauvais lieux. Oui certes je les ai pris dans de mauvais lieux; il ne s'agit que de s'entendre : j'appelle mauvais lieux partout où le vice réside et s'étale sans contrainte; mais il y a de la mauvaise fois à m'offrir, comme un *habitué* de ces lieux, lorsque tout le chapitre incriminé roule sur le *beau monde*. Où en sommes-nous! vous avouez tacitement l'existence publique de ces monstruosité; vous êtes, par état, par devoir, commis pour les poursuivre, et vous requérez une peine de trois mois de prison contre le moraliste que l'état ne paie pas, et qui vient gratuitement au secours de la société! Oui, dit le pouvoir, par votre organe, nous connaissons tous ces désordres, mais le malade n'est pas en état de supporter l'amputation; il faut qu'il finisse dans l'état où vous le voyez, comme ces vieilles maisons qu'on était et qu'on ne répare pas. Je m'arrête devant les conséquences d'une pareille apathie, mais je demanderai toujours pour qui et pourquoi la France paie un milliard et demi de contributions. L'anarchie avec son sang, ses crimes et ses haines, vaut mieux pour l'espèce qu'un pouvoir qui admet l'immoralité comme principe. Sauf quelques grosses injures personnelles, et qui portent sur des faits faux, notamment mon exclusion du *respectable corps des notaires de Paris*, le ministère public n'a pas articulé un seul fait contre mon livre; mais, en revanche, il a fort bien dit que mon livre n'était qu'une longue *obscénité*. Il est toujours difficile de se défendre contre une accusation indéterminée. Je souhaite, dans l'intérêt de la morale publique, que Messieurs du ministère public attaquent le vice comme je l'ai attaqué. Je souhaite encore que leur style, leur

sa probité, mais que j'ai traité de *nullité politique* dans le chapitre de l'hôtel-de-ville, vient de prendre couleur à la Chambre des députés, en attaquant franchement le parti avec lequel il vote depuis dix ans. C'est un coup de fusil tiré le lendemain d'une bataille. Malgré l'inefficacité de ce coup, je lui en sais gré. Il est toujours honorable de dire publiquement : « Je ne suis pas Jésuite. »

Je ne suis pas injuste, en frappant le notariat, et frappant peut-être *trop fort*; je n'ai voulu frapper que le vice, on finira par me rendre justice. Je n'ai jamais confondu Bertrand... avec.. Je m'expliquerai quelque jour. Montrer tout ce que peut faire l'immoralité érigée en principe dans un langage nouveau, c'est avertir l'homme de ne jamais dénaturer les expressions de la morale, sous peine de tout dénaturer à la fois.

énergie et la pureté de leurs doctrines fassent pâlir celles professées dans mon livre. Je n'ai ni fardé ni plâtré le vice; aucune considération humaine n'a suspendu ma plume. Je l'ai signalé et flétri, non-seulement dans les égouts de l'immoralité, mais même sur les sommités sociales, parce que c'est là principalement qu'est sa source. Aussi peut-on regarder comme certain que je ne serai jamais ni procureur-général, ni ministre.

J'ai refusé la fortune, la grande fortune, que j'aurais pu saisir vingt fois, si ma conscience eût été souple. Je l'ai repoussée à ce prix, et j'en rends grâces à Dieu qui, par cette voie secrète, a centuplé mes forces morales.

*Qui non moderabitur irā,
Infectum volet esse dolor, quod suaserit et mens
Dum pœnas odio per vim festinat inulto,
Ira furor brevis est : Hor. liv. 1, ép. 2.*

Comment se fait-il que le dernier chapitre, intitulé *le clergé*, et la note qui le suit, dans laquelle j'ai buriné en soixante pages l'histoire ecclésiastique, ait échappé à l'encre rouge de M. de Corbière? Quoi! j'ai touché avec indépendance, hardiesse, talent même, dit-on, la corde la plus délicate de l'ordre social, sans avoir encouru des reproches avouables! je ne suis donc pas irréligieux? Non, je ne le suis pas, ces *Messieurs* le savent bien. Je suis né chrétien gallican, je n'ai jamais oublié les devoirs que m'impose ma religion, je l'ai toute dans l'âme, tandis que les Jésuites ne l'ont que dans la tête et dans le gousset.

J'ai prouvé qu'un vrai chrétien gallican savait arrêter la controversé à l'anneau mystérieux, surhumain, qui sépare le spirituel du temporel! Le grand Bossuet lui-même sentit l'impuissance de son génie pour fixer cet anneau à la terre et jeta ses quatre propositions comme ancre de salut.

Que dans son système absolu M. l'abbé de La Mennais fasse une pareille concession, et le salut de la France sortira peut-être de la police correctionnelle.

Non, il n'en sortira pas; c'est tout bêtement de la bascule religieuse. La trésorerie sera tour-à-tour, et selon ses besoins, ultramontaine et gallicane, et le pape viendrait *ici* s'il n'était couvert par la maxime *actor sequitur, forum rei* (1).

(1) Je n'ai l'intention d'adresser rien d'offensant à M. l'abbé de La Mennais; je combats ses doctrines sur la prépondérance du spiritualisme, mais j'admire son courage, son beau talent, et surtout sa noble franchise. J'aime les hommes qui expliquent nettement leurs principes et qui suivent une ligne droite; il faut espérer que les tribunaux lui rendront justice; des questions d'un ordre si élevé ne peuvent pas faire la matière d'un arrêt.

Messieurs, les Ségnier, les Molé, les Harlai, les Daguesseau, ne punirent jamais un moraliste qui, observant la théorie du crime dans tous les temps et dans tous les pays, surmonta le dégoût de cette pénible étude, en faveur de l'utilité dont elle peut être, pour connaître et traiter les maladies morales, comme la médecine interroge les poisons et jusqu'aux excréments, pour y chercher des remèdes aux maladies du corps. On me reproche de mettre trop à nu des vices aussi honteux ! Lorsqu'il s'agit de rendre hommage à la vérité, le scandale n'est rien. Dire la vérité est un devoir, il est rare que celui qui le remplit soit assez heureux pour pouvoir le faire sans choquer personne. Le vrai scandale est pour ceux qui font le mal. Le moraliste en le racontant gémit sur ce qui a été commis ; il le raconte pour qu'on cesse de le commettre à l'avenir. Il doit dire ce qui a été, tout ce qui a été. Ce serait une absurdité de le rendre comptable des faits dont il n'est que le rapporteur, et qui sont attestés par mille procès-verbaux déposés dans votre greffe. Le public a droit à la révélation de ces faits, et s'il me reste quelque scrupule, c'est de n'avoir pas tiré parti d'un procès-verbal qui constate qu'un maître des requêtes et un marquis ont été pris *in flagrante delicto* au corps-de-garde du pont tournant. Le fait m'a été confirmé par l'officier du poste ; l'objet des tendres désirs de ces deux honorables rivaux était le tambour *Madeton*. *Pascitur in magna, silva, formonsa, juvenca*. N'oublions plus, Messieurs, ce qui est si ridiculement et si malheureusement oublié parmi nous, qu'il est de la nature de l'homme d'être mené par des objets sensibles, et qu'il n'y a que des sots ou des monstres qui, en la dégradant, puissent se croire plus forts que la nature humaine.

Je vais passer brièvement aux faits généraux que l'accusation appelle « Le livre dans son ensemble. »

Je me suis permis dans ce livre quelques traits innocents contre les notaires et contre les médecins

À l'égard des notaires, je leur donnerai bientôt un autre remède ; j'ignore

Quant aux Jésuites pris *en corps* et en âme, c'est autre chose ; ils ne doivent pas être en France, ni les arrêts, ni les lois, ni la haine, ne sont prescrits.

La chambre de 1815, nous a légué ses *ventrus* politiques, qui sont usés, témoin le dernier discours de M. de Saint-Chamaus.

La *petite* Église, après avoir fait fabriquer des Cardinaux, nous découvre en ce moment des *ventrus* pontificaux ; c'est une combinaison toute nouvelle. Les généraux du vatican saluent la trésorerie ; l'abbé Dubois, comme le phénix, renaît de ses cendres. Nous allons voir un joli *gachi*.

Oh ! les beaux moyens de gouvernement ! vous comptez sur la fronde, vous n'aurez pas cet honneur, la guerre des pots-de-chambre n'est plus qu'une guerre de *sifflets*.

s'il évacuera toutes leurs humeurs ; mais je les prévins que , connaissant à fond leur maladie , je les purgerai comme des auvergnats.

C'eût été de ma part une bien folle entreprise , de vouloir médicamenter la Faculté ; aussi ne me suis-je permis qu'un simple lénitif contre les médecins. Je ne sais pour mon compte de quelle maladie nous guérissent ces messieurs ; mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la lâcheté , la pusillanimité , la crédulité , la terreur de la mort. Que m'importe qu'ils fassent marcher des cadavres ! Je n'ai pourtant attaqué la Faculté que par le côté moral. Que diront ces messieurs lorsque je creuserai la question sous les rapports physiques ? lorsque je m'amuserai à relever tout ce qu'il y a d'incohérent et d'incompréhensible dans leur fructueux , mais maladroit assemblage de métaphysique et d'anatomie ? Les imbéciles supposent toujours qu'en traitant un malade , on le guérit , et qu'en cherchant une vérité on la trouve : balancez donc l'avantage d'une guérison par la mort de cent malades , et l'utilité d'une vérité découverte par le tort que font les erreurs qui passent avec elle. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ! Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourraient , il est vrai , mais des millions qu'il tue resteraient en vie.

Puisque me voilà en justice réglée , je vais faire mon examen de conscience. Depuis vingt ans que je suis dans le monde et dans les grandes affaires , je ne me suis jamais gêné pour dire mon sentiment sur les vieux *Vadius*. Je n'aime pas les réputations usurpées. Vivant alors au cœur de la société habituelle de l'avocat..... , j'interrompais parfois le *chorus* de ses admirateurs ; je ne pouvais admirer ce que je ne trouvais pas bon : il s'en est vengé depuis , nous sommes quittes. Mais , avant d'en finir avec lui , qu'il me soit permis de dire que , si ses honneurs se sont accrus , son style ne s'est point purifié. Voici un dernier échantillon : « Violent son devoir , c'est briser la chaîne des rapports des » hommes entr'eux et avec l'ordre social : c'est substituer l'arbitraire à la » règle , la faillibilité et les caprices , *quelquefois monstrueux* , des passions humaines , » à la certitude des inspirations gravées dans notre âme par Dieu lui-même ; » le vague , l'inconséquent et l'inconnu , c'est-à-dire , le chaos moral , à la » justice et à la vérité , sans lesquelles il n'y a , pour les masses , non plus que » pour les individus , ni bonheur , ni repos , ni assurance d'exister. » Regardez bien , Messieurs , que le livre pour lequel je suis traduit devant vous , n'est que la paraphrase de ces six lignes d'*ithos*.

Le reproche le plus général et le plus vrai qu'on ait fait à mon livre , c'est le manque de pudeur dans l'expression. Mais si , comme moraliste , j'ai cru avoir besoin de ce genre énergique , qu'aura-t-on à me répondre ? J'ai signalé

le vice, je l'ai même décrit dans toute son horreur, et appuyé sur des faits notoires, irrécusables; mais je crois à la vertu; j'y crois sur ma tête, sur ma propre vie.

Tacite, le grave, le profond, le sage Tacite, inventait des mots horribles pour peindre l'horreur des vices de son temps. Je n'en ai point inventé.

Plutarque, le judicieux, l'honnête Plutarque, ce vieux *précepteur* d'Henri IV, ce livre éternel où j'ai bégayé les premiers mots de ma langue, et dans lequel ma mère mettait ses fichus; dissimule-t-il les fautes, les passions, les vices d'Alexandre? Appelle-t-il un chat un chat, et D.... un fripon.

M. de Châteaubriand, dans son dernier discours académique, prononcé devant la duchesse de Berry, s'en est-il gêné sur Héliogabale, qui fut tour-à-tour *mari et maîtresse*! Il n'y a pas dans tout mon livre un trait de cette force.

Le *Journal des Débats* qui, du moins à mon avis, réunit de grandes capacités littéraires, n'a-t-il pas, en rendant compte du discours du noble pair, fait une dissertation sur la manière de traduire la graveleuse énergie des anciens? N'a-t-il pas dit formellement qu'il était temps que notre langue sortit des bornes que semblait lui assigner la douce monotonie des salons? et joignant l'exemple au précepte, n'a-t-il pas traduit hardiment, sans circonlocution, le passage qui peint Héliogabale se sauvant du trône et se réfugiant dans des latrines? non pas des latrines à l'anglaise qui, dans nos élégantes demeures, sont dissimulées en élégants cabinets de toilette, mais dans des latrines *in naturalibus*. Je vous fais grâce d'un tableau qui présente le maître du monde obligé de se cacher dans des excréments humains.

L'homme qui satisfait un besoin au coin de la rue, celui qui prononce fréquemment ce sale mot qui commence par une *m*, peuvent être orduriers, mais ils ne sont pas immoraux. La gravure de Carle Vernet, représentant le barbouilleur qui défend de faire des ordures, tandis que deux goujats, sous ses pieds, enfreignent la consigne, n'est pas immorale. L'homme cynique dans ses actions publiques et privées, celui qui dégrade la nature, est immoral.

La marchande de saucissons et mille autres gravures allégoriques, que la police tolère et encourage peut-être, sont immorales.

Les chansonniers des rues qui paient patente, chantent publiquement des chansons dégoûtantes d'immoralité.

La Journée d'un fiacre, par le moraliste de Jouy, est immorale.

Le Citateur et la Pucelle sont immoraux et impies.

Faublas est un roman immoral, parce qu'il excite au plaisir sans correctif. Gilblas, l'immortel Gilblas, qui dit tout: l'amour, le vice, la cupidité, la dépravation, tout y est peint avec crudité, est essentiellement moral. Quelle

différence y a-t-il entre Gilblas et mon tableau ? à part celle du génie , je n'en vois d'autre que le lieu de la scène. Lesage a placé ses héros imaginaires à la cour de Philippe III, et moi j'ai placé mes héros véritables où la nature les a placés, sur le pavé de Paris. Lesage, ce génie si profondément moral, peint pourtant l'amour sous des couleurs enchanteresses ; j'ai combattu l'amour dans son ivresse, dans ses excès, et j'ai tâché de prouver que, malgré son indocilité, il était facile de le faire entrer dans des bornes que la raison et la décence ne désavouent pas.

Regnard, qu'on n'accusera pas d'immoralité, pas plus que Lesage, s'est-il arrêté devant l'énergie des tableaux et des expressions ?

Molière a-t-il reculé devant la scène admirable où Elmire cache son mari sous la table ? Isolez cette scène du grand but qui la rend indispensable, elle ne sera qu'une obscénité ; mais, devenant le moyen nécessaire pour faire tomber le masque à cette âme hypocrite, pour démasquer ce vicieux Tartufe, c'est un coup de génie. Hélas ! grand homme, tes leçons immortelles n'ont détruit ni les hypocrites, ni les

J'ai cité des traits hideux, mais j'en avais besoin, comme argument et comme faits pour arriver à un but moral. Qu'on me cite dans tout mon livre un tableau immoral que j'aie buriné à plaisir, sans prémices et sans conséquences morales.

*Sed videt hunc omnis domus et vicinia tota,
Introrsum turpem, speciosum pelledecora. (1)*

Hor. ép. XVI, liv. 1.

Je ne suis pas seul en police correctionnelle ; il n'y a pas dans mon livre un seul fait qui ne soit de la plus exacte vérité, et même, avant de l'écrire pour le flétrir, je l'ai choisi entre cent autres que j'ai en magasin. Les vices sont impérissables ; tous ceux que je signale me donnent pour complices Tacite, Plutarque, Quintilien, Saint-Chrisostôme, le grand Saint-Augustin, Horace, Juvénal, Perse, Montaigne, Charron, Boileau, Molière, enfin tous les moralistes, sans en excepter Massillon.

Je voudrais bien que les oreilles de mes contemporains fussent un peu moins chatouilleuses, et que leurs mœurs valussent un peu mieux. Un procès, un jugement correctionnel ne suffit pas pour anéantir une vérité morale. Mon

(1) Mais cet homme si beau, si chamarré, sa maison, ses voisins, savent qu'au dedans rien n'est si hideux.

livre restera, parce que je l'ai dite cette vérité qui blesse tant de gens : le frémissement du vice, de l'hypocrisie et de l'impiété, a proclamé son succès.

Bessus le Péonien avait tué son père, et son crime fut long-temps caché. Un jour qu'il allait souper chez un de ses hôtes avec quelques amis, il entend crier des petits d'hirondelles, et, avec une pique qu'il tenait à la main, il abat le nid et écrase les petits oiseaux. On s'étonna, comme de raison, d'une action si brutale et on lui en demanda le motif. *Quoi!* répondit-il, *vous ne voyez pas que ce sont de faux témoins? vous ne les entendez pas crier à mes oreilles que j'ai tué mon père?* Le Roi de Péonie fit pourtant pendre *Bessus* comme parricide.....

La dépendance des choses, des mots et des opinions, n'ayant point de moralité, n'engendre point de vices; les mots les plus sales, lorsqu'ils sont sans apprêt, sans équivoque, et dans toute leur grossièreté, sont plus propres à rebuter qu'à séduire. On évite un excrément, mais on le remarque. La dépendance des hommes, lorsqu'elle est désordonnée, engendre tous les vices; c'est par elle que le maître et le valet se dépravent mutuellement. Je connais un domestique qui jouait dans une grande maison le rôle de chasseur, ou plutôt de braconnier, que les grands juchent derrière leur voiture, et qui n'est sorti de sa condition qu'à cause de la grossesse des deux filles de la maison. La mère était rivale, et le père..... Pour remédier à ce mal, cherchez d'autres moyens que celui de traduire les moralistes de bonne foi sur la sellette des voleurs. Armez la loi d'une force réelle, supérieure à l'action de toute volonté particulière, même de celle de M. de Corbière; que vos lois aient, comme celles de la nature, une inflexibilité qu'aucune force humaine ne puisse vaincre, et vous verrez la dépendance des hommes devenir celle des choses! Vous joindrez cette liberté légale qui maintient l'homme exempt de vices, à la moralité qui l'élève à la vertu.

L'histoire n'est pas séditieuse. Je suis si éloigné des sentiments que me prête l'accusation que j'ai moi-même, et contre l'avis d'hommes pieux et éclairés, arraché de mon livre trois chapitres. Le premier retraçait les amours du comte..., et de madame de..... L'agonie de cette dame, son influence sur les sentiments religieux de son amant; l'intervention de l'abbé de.... Le premier acte de jésuitisme sur l'esprit du comte, et le serment sur l'hostie, renouvelé de l'abbé Dubois.

Le second était entièrement consacré à la réception du comte dans l'honorable corps des Jésuites; le lieu, ce n'était pas en France, la date, et le nom des assistants.

Et le troisième offrait l'intérieur de la sacristie de Saint-Roch, que je connais à fond; combien de fois m'est-il arrivé d'y entendre la messe au flambeau, avant le jour! Boileau pouvait impunément plaisanter les chanoines de la sainte

chapelle, parce que le peuple était alors profondément religieux ; je n'ai pas voulu que ma satire offrît une arme à l'impiété.

Passons d'une sacristie à l'Opéra.

Je dis donc que, sans les chercher, le hasard me jette au nez les questions sociales les plus graves. J'allai voir, il y a peu de jours, l'opéra d'Armide, et je pris place dans la loge aux secondes en face. Il y avait dans une loge de droite, à côté de moi, madame la duchesse de... Il y avait aussi une jeune et élégante dame et deux chevaliers que je ne connais pas. Je prêtai l'oreille, et voici mot à mot la conversation de ce double couple.

L'un des chevaliers. « Eh bien ! c'est convenu, j'accompagne demain les enfants de France à Bagatelle, et je serai préparer votre déjeuner chez le restaurateur du *Gros Chêne*, on y mange d'excellents lapereaux à la garde ! Nous étions en carême et en temps de jubilé. »

La duchesse. « Impossible ! c'est l'heure du jubilé ; le Roi commence ses stations, et M. le duc l'accompagne. »

Le chevalier. « Entre nous, expliquez-moi donc ce que c'est que ce jubilé ? »

Messieurs, permettez-moi de sevrer un peu votre curiosité ; sachez seulement que le plus spirituel des roués de la régence, et le baron d'Holbac, auraient pâli devant la duchesse. « Enfin, croiriez-vous, disait-elle, que je ne sais pas me servir de mes heures, et que j'y cherche vainement la femme adultère ! J'ai lu ce matin, pendant l'office, le Médecin Confesseur. »

Le lendemain, je sortais de chez M. le juge d'instruction, je débutei par une conférence à Notre-Dame, où je ne vis de remarquable que le vieil R.... J'allai de-là au Jardin des Plantes visiter les bêtes que nourrit le Roi. Du moins en voilà qu'on a eu la prudence de museler ! m'écriai-je.

Je ne reste en place que lorsque j'écris, me voilà sur le boulevard extérieur. Deux poissardes entre deux vins, deux vieux ceps de vigne, fixent mon attention.

Ces deux luronnes parlaient aussi du jubilé, et si le grand air, le grand jour, leurs vêtements, leur langage et leur trogne rougie, n'eussent détruit mon illusion, je me serais cru dans la loge de l'opéra.

L'oreille d'un cheval bridé est dans sa bouche ; celle du moraliste est dans ses yeux. *Sed equis frenato est auris in ore, Hor.* Si un homme portant barbe, et surtout blanche barbe, s'occupait sérieusement à bâtir des châteaux de cartes, à atteler trois souris à un grand charriot, à aller à cheval sur un bâton, à prendre pour un article de foi les cabalistiques inspirations d'un Jésuite, fût-il cardinal ; on dirait que cet homme, bon et honnête d'ailleurs, a perdu l'esprit.

Plus de satire, je me corrige enfin ; je reconnais qu'un avare n'est qu'un homme frugal ; un libertin, un homme galant pour les dames ; un sot, un fan-

faron , un homme qui aime l'estime : l'hypocrisie est de la religion , la dureté de la franchise , la violence de la chaleur ; le vol , la spoliation de l'habileté. Vous voyez bien , Messieurs , que je sais tourner ma langue et me faire des amis.

Messieurs,

C'est toujours un mauvais moyen , même avec une bonne intention , de traduire un moraliste véridique sur le banc des voleurs ; car , indépendamment de tout ce qu'a d'ignominieux , pour le public qui raisonne , cette similitude , c'est surtout en morale , comme en philosophie , que qui prouve trop ne prouve rien. Partant d'un faux principe , vous tombez aussitôt dans le filet des fausses conséquences , dont vous ne pouvez plus sortir avec un adversaire qui n'eût pas engagé la lutte , s'il n'eût été certain d'y envelopper ses contradicteurs , et des *auditeurs qui lisent , écrivent , parlent et raisonnent*. Une condamnation infamante ou afflictive ne vous sauverait pas , et ne saurait ni me flétrir , ni me donner tort. Mes juges , ou plutôt les conservateurs nés de la morale publique , écarteront un dilemme sophistique , qui ne peut pas être la solution du procès , puisque c'est le procès même qui fait du dilemme un argument monstrueux en bonne morale comme en bonne logique. La guerre contre les méchants et les vicieux est la mission de l'homme honnête. Il appartient à tout citoyen de leur parler de manière à les intimider , et de les peindre avec des traits qui les fassent rougir d'eux-mêmes. Ces sortes d'exécutions morales sont une vengeance publique que le talent seul peut exercer quand il est joint au courage. A l'égard du talent , le public est mon juge , et j'attends son arrêt ; quant au courage , on ne peut me reprocher d'en avoir manqué , puisque le vice est tout-puissant.

Il me paraît difficile de réduire en démonstration l'attaque dirigée contre mon livre ; elle est si sourde , le motif véritable si occulte , que la raison raisonnée ne peut y avoir de mesure bien certaine ; il faut s'en rapporter à la raison sentie. Quand la raison et le vice sont en présence dans un degré si haut , on ne peut plus décider ; on ne peut que choisir. Chacun peut librement et publiquement suivre son penchant , et même le donner pour règle. Loin de mettre la moindre humeur dans cette discussion , il faudra seulement se réjouir qu'il y ait des hommes assez vicieux pour ne pas s'accorder sur le droit de primauté ; et qu'importe en effet , qui soit le premier , pourvu qu'il faille encore admirer le second ! je les admire donc tous les deux en justice ; mais dans mon *for intérieur* , j'aime mieux les mœurs de Malesherbes , que celle du duc qui fait la traite des ramoneurs.

J'admire l'inconséquence de nos ministres ; ils proposent , et font adopter des lois répressives contre la liberté de la presse , et ils les font toujours de ma-

nière à ce que tout se dit et tout se fait , comme s'il n'y avait pas de lois , et les vices qui sont inhérents à notre pauvre nature, vont leur train. Ils nous prescrivent de rester en repos, et ils ne s'y tiennent pas eux-mêmes. Ils tourmentent l'ordre social, et lorsqu'un citoyen courageux offre le tableau de leur fatale incurie, ils déferent son livre aux tribunaux, non parce qu'il touche aux grandes bases de la société, ils s'en moquent, ils n'y entendent rien; mais parce qu'il peint en mots trop énergiques la dépravation qu'ils semblent protéger. Ce sont des rats qui mordent le lion pendant son sommeil.

Cependant, la discussion contradictoire met la vérité dans un nouveau jour, et si j'allais tout dire.... j'en sais long.... Rassurez-vous, Messieurs, si je n'ai pas la faiblesse et la timidité de certains hommes que l'État salarie, je n'ai pas du moins leur audace importune et insolente.

Certes, il ne faut aucun courage pour prodiguer les accusations, les calomnies et la corruption aux dépens du trésor royal; surtout lorsqu'on sait se procurer des gages certains de sécurité. Mais il ne s'agit pas ici d'un budget, ou du grand commun de Versailles; il s'agit d'un livre moral et religieux, d'un livre qui frappe le vice en le découvrant, et qui honore la vertu; qui, pour flétrir ce vice, décuplé depuis six ans, a dû nécessairement citer des exemples hideux, mais vrais; et qui enfin ne contient que des mots français, parce qu'il est écrit pour des Français. Heureusement, la magistrature en France n'est pas une *sinécure*! Il y a des juges à Berlin qui ne confondent pas quelques mots cyniques employés comme image, comme argument ou comme besoin, avec le cynisme des hommes, des actions et des choses que le moraliste doit flétrir. Ces juges ne confondent pas la droiture d'intention avec la perfidie; l'homme courageux qui dit une vérité utile, sans quêter les suffrages de la populace, avec ces charlatans du pouvoir, qui, pour de la faveur, de l'argent, et sans doute du mépris public, font tomber, l'un après l'autre, tous les appuis de nos libertés.

Je suis si loin de vouloir m'assimiler à celui qui a fait peindre en rouge quelques feuillets de mon livre, que j'ai fait tout juste le contraire de ce qu'il a fait. J'aurais pu, comme tant d'autres, accuser, corrompre; mais ce n'est ni l'ambition, ni la cupidité qui m'ont mis la plume à la main. Quand je fais un livre, ce n'est pas pour être ministre, ou pour augmenter mon crédit auprès du peuple ou du Roi par des phrases complaisantes: c'est pour frapper le vice et en préserver mes enfants par des avis salutaires. C'est un témoignage que j'ai droit de me rendre, et dont l'envie même ne saurait s'offenser. J'ai pour principe d'écrire, non pas ce qu'il y a de plus favorable auprès des grands, assez d'autres y sont portés, mais ce qui est le plus utile aux bonnes mœurs; et, pour réussir dans ce genre, il faut de la sagesse, comme

exemple, et de l'éloquence pour le persuader. L'abbé de La Meunais ne s'y ruine pas, mais il y perd visiblement son latin. Certes, mes opinions diffèrent des siennes, mais je n'en dis pas moins que l'attaque dirigée contre lui par des reptiles qui vivent aux dépens de ses maximes depuis six ans, est ignoble ; 93 était plus féroce, mais il était moins vil et surtout moins lâche.

Quand, après avoir exposé les effets du vice impuni, et l'avoir, sinon séché, du moins flétri dans sa source, et regardez bien, Messieurs, que cette source est toujours sur les sommités sociales, comme celle des fleuves dans les flancs et sur la crête des Alpes et des Appennins, le moraliste vous a montré le meilleur parti qu'il y ait à prendre, il a fait tout ce qu'on doit exiger de lui. Je pourrais placer ici une riche comparaison, mais elle blesserait trop d'amours propres ; je m'abstiens..... Que chacun fasse son devoir et les bonnes mœurs reparaitront parmi nous, mais si on reste oisif en présence des Jésuites qui gomorrhisent Paris, la France est perdue.

Je me résume, et je conclus qu'on ne peut pas isoler quelques phrases de mon livre pour le juger ; que ces phrases et les faits qu'elles expriment font nécessairement partie de mon tableau, et sont indispensables pour rendre évidentes, sensibles, les vérités morales qui les suivent ou les précèdent ? C'est du gibier de moraliste, comme les voleurs et les assassins sont des matières à réquisitoires (1).

Magistrats, en exposant mes sentiments avec liberté, j'ai si peu entendu qu'ils fissent autorité, qu'on les trouve toujours précédés ou suivis de mes raisons, afin qu'on les pèse et qu'on me juge. Je ne m'obstine point à défendre mes idées, mais je ne m'en crois pas moins obligé de les proposer. Les maximes

(1) Le Journal des Débats a rapporté que j'avais été indécemment interrompu à plusieurs reprises par un avocat placé à ma droite, le fait est vrai. Je ne connais pas cet avocat, mais pendant que les juges délibéraient et que je recevais les marques les plus flatteuses d'intérêt de la part de vingt avocats qui m'entouraient, l'un d'eux m'a reproché d'avoir attaqué M. Chaix d'Estanges dans mon livre, et de l'avoir fait pour me venger des injures qu'il avait vomies contre moi il y a quatre ans. Ce n'était qu'à l'audience, m'a-t-il dit, et vous vous êtes vengé dans un livre.

J'avoue publiquement que j'ai été homme dans ce trait de satire, ce qui ne prouve pas que j'aie tort tout-à-fait, mais ce qui doit atténuer l'âcreté de ma remarque.

M. d'Estanges a dû reconnaître depuis l'injustice de son attaque. Il a dû mesurer la distance qui me sépare des misérables qui me poursuivaient pour me voler et voler le public.

Je souhaite que cet aveu satisfasse M. d'Estanges ; je n'avais que ce grief contre lui, et je serais fâché de nuire à sa réputation, comme à ses intérêts.

sur lesquelles je diffère avec tant de monde, ne sont point indifférentes; leur vérité ou leur fausseté importe à connaître; elles font le bonheur ou le malheur du genre humain. Proposez ce qui est faisable, me dit le ministère public, c'est comme s'il me disait, proposez de faire ce qu'on fait, ou du moins proposez quelque bien qui s'allie avec le vice existant.

J'ignore quel est le sort que vous me réservez, mais si vous me promettiez de m'absoudre sous la condition que je renoncerais à l'étude des mœurs et de la philosophie, je vous répondrais : j'aime et j'honore la magistrature, je la regarde comme le seul débris de nos anciennes vertus; mais j'aime mieux obéir à Dieu qu'à vous; et tant qu'il me laissera la vie et la force, je ne cesserai pas de poursuivre le vice, et d'exhorter à la vertu ceux qui voudront bien m'écouter.

FOURNIER VERNEUIL,

FIN.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERPIGUEUX